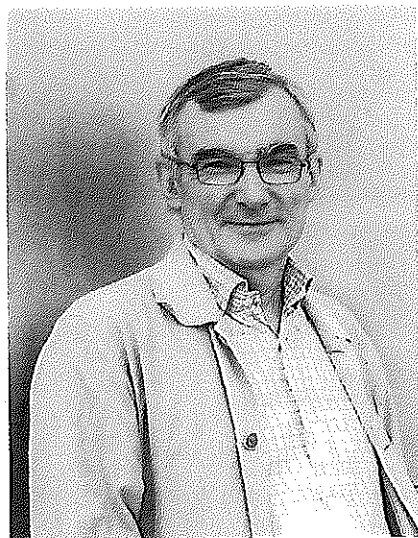


"La caricature du pauvre en assisté perpétuel justifie l'ordre établi"



Le sociologue **Serge Paugam**, qui vient de publier "*Ce que les riches pensent des pauvres*"*, analyse la discrimination au quotidien

Propos recueillis par
ANNE CRIGNON

Tous les riches ne sont pas hostiles à la solidarité, à condition qu'elle se pratique à distance. Ils paient des impôts et en contrepartie exigent qu'on ne leur impose pas, en plus, le spectacle obscène de la misère. Ils revendiquent le droit de pas être importunés par la fréquentation des classes populaires, plus ou moins perçues comme répugnantes et violentes. Vivre dans un quartier protégé par le niveau social élevé des résidents et un coût de l'immobilier prohibitif correspond à une recherche de reproduction sociale et de prestige, tout le monde le sait. Mais aussi à la volonté de ne pas être "contaminés" par des modes de vie jugés culturellement inférieurs. A partir d'une enquête réalisée dans les quartiers riches de trois métropoles – Paris, São Paulo et Delhi –, nous avons pu, au-delà des différences, identifier un trait commun. Partout les nantis mettent en place la même stratégie : l'évitement des pauvres. La production d'un ordre moral est le premier élément de cette mise à distance. Les riches évoluent dans un monde dont ils ne doutent pas qu'il est moralement et culturellement supérieur. Ils se sentent au-dessus des autres du fait de leurs pratiques quotidiennes – la façon de s'exprimer, la culture, l'éducation, la transmission d'une éthique du travail. Ils estiment que ce corpus devrait être l'exemple pour tous mais, faute de pouvoir l'imposer à la société entière, ils l'érigent en ordre moral légitime à l'échelon de leur quartier, de leur arrondissement ou de leur ville. On peut alors parler d'une véritable frontière morale entre les riches et les pauvres.

Le processus d'évitement se nourrit aussi de sentiments qui vont de l'insécurité au dégoût à l'égard des moins dotés, suspectés d'être sales, sans hygiène, porteurs de risque de contamination – un des quartiers les plus huppés de São Paulo s'appelle justement Higienopolis. Certains avouent même ressentir une répulsion physique. Pratiquer l'entre-soi implique enfin de se doter d'un système de justification de la pauvreté, sans quoi la jouissance des

privileges pourrait être plus difficile. Pour justifier l'inégalité, les riches s'appuient sur deux systèmes de rationalisation : la naturalisation de la pauvreté et le mérite. Par "naturalisation de la pauvreté", il faut entendre tous les discours et idéologies qui décrètent l'infériorité *naturelle* de certains groupes sociaux et la supériorité tout aussi *naturelle* de certains autres. Le sort des pauvres est ainsi attribué à des lois qui relèvent du déterminisme biologique ou génétique. Dès lors que la pauvreté est essentialisée, l'idée s'installe peu à peu que les inégalités sont inévitables et même souhaitables. Le séparatisme social est alors perçu par les riches comme une conséquence inéluctable. La méritocratie, elle, repose sur la croyance que les statuts sociaux sont

directement fonction du mérite des uns et des autres. Emmanuel Macron a évolué dans ce monde. S'il entretient un rapport intellectuel à la solidarité qui le distingue de nombreux riches que nous avons interviewés, il ne semble pas se rendre compte de la violence symbolique qui surgit quand lui échappe, au sujet des ouvrières ou des manifestants, des mots comme "*analphabètes*" ou "*fainéants*" – sans parler de sa sortie sur "*ceux qui ne sont rien*". Dans ce monde, même les riches qui ont hérité estiment *mériter* leur fortune car ils sont issus d'une lignée où un parent ou un arrière-grand-parent a pris des risques. La culpabilisation du pauvre caricaturé en assisté perpétuel s'oppose à l'idée qu'il ferait les frais d'un système injuste. C'est un des arguments les plus massivement mis en avant par les élites pour justifier l'ordre social établi. Tout cela favorise la cécité envers autrui, et précisément envers les plus désargentés. Et ce fatalisme déculpabilisant entraîne un affaiblissement de la compassion et souvent même sa complète disparition. » ■

(*) « Ce que les riches pensent des pauvres », par Serge Paugam, Bruno Cousin, Camilla Giorgetti et Jules Naudet, Seuil, septembre 2017.